

vous vous entendez avec l'empereur Maximilien pour fixer l'époque du rappel des troupes. C'est dire à la France satisfaite que la protection de ses intérêts commerciaux sera rassurée sur ce vaste et riche marché, rendu par notre concours à la sécurité.

"Quant aux États-Unis, si, par l'effet d'un malentendu, la présence du drapeau français sur le continent américain leur paraît moins opportune qu'à une autre époque très-illustre de leur histoire, les communications fermes de votre gouvernement ont montré que ce ne sont pas les paroles altières et menaçantes qui détermineront notre retour ; la France a l'habitude de ne marcher qu'à son heure. Mais elle aime à se souvenir de sa vieille amitié pour les États-Unis. Ce que vous leur demandez, c'est la neutralité et le droit des gens. Par là, ils verront plus promptement qu'une guerre entreprise dans le but tant de fois déclaré de protéger nos nationaux contre un gouvernement sans loyauté, ne devient pas, parce qu'elle est heureuse, une guerre de conquête, de domination ou de propagande.

"C'est aussi dans un avenir non éloigné que le corps d'occupation de Rome doit rentrer en France. Ce n'est pas pour ouvrir à l'Italie le chemin de Rome que nous nous retirons. L'Italie se l'est interdit ; et, pour prouver la sincérité de ses intentions, elle a inauguré solennellement Florence, la ville des grands souvenirs, qui s'élève désormais comme la capitale d'un État distinct, en face de Rome, la ville du Saint-Père et du catholicisme. Dans cet État, qui est le sien, le pape s'occupe activement de l'ordre public, des besoins du gouvernement et de l'organisation de son armée. Déjà, dans deux délégations d'où nos soldats se sont retirés, l'énergie des troupes pontificales contre le brigandage a montré aux populations la mesure de protection efficace que leur assure la souveraineté temporelle du Saint-Père livrée à elle-même. Tout se prépare donc pour la scrupuleuse et loyale exécution du traité du 15 septembre. Votre Majesté a toujours voulu deux choses : l'Italie respectée par l'Europe, la Papauté respectée par l'Italie. Le nouveau royaume est reconnu par presque toutes les puissances. Le maintien indispensable du pouvoir du Saint-Père achèvera de réaliser votre pensée de réconciliation."

—On remarque en ce moment, en France, la présence du célèbre et savant docteur Pusey, une des gloires de l'université d'Oxford, et le chef de l'école protestante dite puseyiste, d'où sont sortis l'archevêque actuel de Westminster, Mgr. Manning, le P. Newman, le P. Faber et tant d'autres fervents apôtres du catholicisme en Angleterre. Le docteur Pusey a visité plusieurs évêques ; il a eu des conférences avec Mgr. l'archevêque de Paris, avec le cardinal Donnet, avec Mgr. Dupanloup. A Bordeaux, après plusieurs entretiens avec Son Éminence le cardinal sur les questions relatives à la réunion des Églises, le docteur Pusey a visité le

convent des Pères Dominicains, au milieu desquels il a passé toute une journée de dimanche. A Orléans, l'éminent professeur d'Oxford a passé plusieurs jours sous le toit même de Mgr. Dupanloup. "Que sortira-t-il de ces entretiens ? se demande, dans sa chronique du mois, le *Contemporain*, *Revue d'Economie chrétienne* : c'est le secret de Dieu ; tout ce qu'on peut dire, c'est que le docteur Pusey, par l'élévation et l'ardente honnêteté de son âme, est digne d'embrasser la vérité tout entière et de rejoindre les disciples et les amis qui l'ont devancé dans la lumière."

Une correspondance de Rome, à propos de conversions de protestants, cite un remarquable exemple de l'influence de cette capitale du catholicisme sur les âmes ; nous détachons l'anecdote suivante sans y changer un seul mot :

"Dans une de ses dernières audiences, le Pape, s'arrêtant selon son habitude devant les groupes agenouillés, vit deux dames élégantes se jeter à ses pieds en les couvrant de larmes. Il voulut les relever, mais elles insistèrent avec une telle expression de désespoir que Pie IX dit :

"Voulez-vous, mes enfants, me confier le motif de votre douleur ?

"Saint-Père, nous sommes protestantes et nous voudrions devenir catholiques.

"Eh bien ! qui s'y oppose ?

"Notre mère."

"La mère, une femme à l'air digne et austère, se tenait debout à quelque distance. A sa vue, Pie IX sembla se troubler, comme Jésus devant la tombe de Lazare, *Infremuit spiritu et turbavit seipsum* !

"Madame, dit-il, au nom du Christ dont je suis le vicaire, je vous demande ces deux enfants qui sont à lui avant d'être à vous : elles ont vu la lumière : ne craignez-vous pas, en vous mettant entre la lumière et elles, d'être vous-même privée de voir la lumière ?..."

"La mère et les deux filles vont abjurer sous peu."

Il est temps, hélas ! que le catholicisme multiplie ses disciples en Angleterre, et vienne exercer sa charitable et douce influence en ce pays encore si profondément rongé par la misère. La richesse croissante des hautes classes semble ne rien pouvoir contre cette plaie hideuse. Le paupérisme règne en souverain parmi les derniers rangs de la population des grandes villes, et surtout à Londres, où il compte des milliers de repaires infects. Et l'on sait que le paupérisme anglais, sans dignité, sans croyances religieuses d'aucune sorte, sans consolation, offre des caractères tout spéciaux et des aspects particulièrement tristes. Le protestantisme,